

y voyons surtout une façon polie d'éloigner les fâcheux et les curieux (voir *Sat.*, I, 9, 43 et s.), ce voyage étant une mission diplomatique très sensible de Mécène en 37 auprès d'Antoine. Dernier point : « la part de l'Étrusque ». Sans être oubliée, cette origine n'est pas revendiquée. — Nous avons relevé quelques lignes de force de ce livre, bien écrit, où l'A. se plaît aussi à évoquer avec quelque détail une époque charnière (surtout à partir du chapitre V). Il est de bonne méthode de replacer minutieusement les faits dans leur contexte (et non dans le nôtre ou dans quelque idéologie anachronique) ; c'est ce qui permet à l'A. de montrer que l'adhésion des poètes augustéens à l'époque nouvelle ne fut pas une contrainte, même s'il y eut des sollicitations. C'était le sens de son livre, paru la même année, *Le Parnasse face à l'Olympe ...* (voir *LEC* 81 [2013], p. 394). Retenons aussi qu'en plusieurs endroits, Velleius Paterculus, mal remis encore des foudres de R. Syme, apparaît bien renseigné et clairvoyant. — B. STENUIT.

Panegirico di Mamertino per Massimiano e Diocleziano (Panegyrici Latini 2 [10]), a cura di Maria Stella DE TRIZIO (Biblioteca tardoantica, 2), Bari, Edipuglia, 2009, 17 x 24, 156 p., br. EUR 20, ISBN 978-88-7228-546-6.

Le contexte est celui de l'institution de la dyarchie en 285 : Dioclétien fait de Maximien un César. Le panégyrique 2 (dans l'ordre chronologique = 10 dans l'ordre des mss) est de 289 et précède de quatre ans l'institution de la tétrarchie. L'image des rapports entre les deux hommes retient l'attention, de même que l'éloge de Maximien, vainqueur des Bagaudes et à la veille d'embarquer pour combattre Carausius, gouverneur de Bretagne. Pour Mamertin, rhéteur peu connu de nous, vraisemblablement des rives de la Moselle (p. 12), la dyarchie garantit paix et concorde. Œuvre de propagande, dit-on. Elle participe de la rhétorique de l'éloge : à côté de son intérêt historiographique, elle dresse le portrait de l'empereur, de celui qui incarne au mieux les vertus civiles et militaires ; les références religieuses (par la mythologie) légitiment le pouvoir. Sur le plan littéraire, le panégyrique concorde avec Ménandre le Rhéteur, même si le traité de ce dernier, *Sur les discours épidiictiques*, paraît après notre panégyrique. Discours très travaillé, comme le montrent les parallèles avec Cicéron et Pline le Jeune. Le commentaire suivi développe ces aspects historiques, lexicaux et stylistiques. L'édition critique reproduit celle de Lassandro (Corpus Paravianum, 1992). Une bibliographie et des index clôturent cet ouvrage attentif. — B. STENUIT.

Corpus rhetoricum. Tome V. Pseudo-Hermogène. La méthode de l'habileté. Maxime. Les objections irréfutables. Anonyme. Méthode des discours d'adresse. Textes établis et traduits par M. PATILLON (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2014, 12.5 x 19, 242 p. en partie doubles, br. EUR 65, ISBN 978-2-251-00591-1.

Dans le corpus des douze traités constitué par l'« Assembleur » (anonyme) à la fin du V^e s. apr. J.-C., le présent volume édite les numéros 6, 8 et 10. Le tome I du *Corpus rhetoricum* (CUF, 2008, p. X) donnait la liste de ces douze traités (voir *LEC* 77 [2009], p. 364-365), dont l'idée vient d'Hermogène ; ces traités techniques à usage didactique étaient remaniés sans souci de propriété littéraire : Hermogène était la référence des rhéteurs ; leur enseignement intégrait des commentaires qu'il avait suscités. Le *De ideis* (p. X : fin du II^e / début du III^e s.) se situe juste après le *De statibus* (t. II, CUF), là où l'on attendait un *De inuentione* (qui existe, attribué au Pseudo-Hermogène, t. III, CUF). L'introduction traite différentes questions : authenticité, ajouts postérieurs à Hermogène, date, plan détaillé des *idéαι* (catégories stylistiques), originalité par rapport à d'autres sophistes, que l'A. cite fréquemment. L'introduction décrit alors avec force détails les composants stylistiques de chaque *idéαι*, c'est-à-dire les multiples façons de présenter une idée, un fait : mots et tournures rudes, modérés, conciliants ... Interrogation fictive ou énumération, longueur des *κῶλα*, prosodie ... L'A. reprend la matière

exposée dans son ouvrage *La théorie du discours chez Hermogène le rhéteur* (1988) ; le lecteur cherchant un exposé condensé lira avec profit la grille commentée des *ιδέαι* chez L. PERNOT, *La rhétorique dans l'Antiquité* (2000, p. 217). Telle est la première partie du *De ideis* (I, 2-12 - II, 1-9). La seconde partie (II, 10-12) est une critique littéraire : Démosthène, passé maître dans le mélange des *ιδέαι* (*μεϊζις*), est au premier plan ; les autres orateurs de l'époque classique sont étudiés, mais aussi les différents genres littéraires, car la rhétorique est un instrument de critique littéraire, « un structuralisme avant la lettre » (p. CXXXIII). La tradition manuscrite, examinée en détail dans le tome I, est appliquée aux traités ici édités. Peu de changements sont observés. Les fautes significatives sont relevées. Les lemmes de la tradition indirecte (spécialement les commentateurs, Syrianus ...) sont parfois utiles. L'édition pousse le soin, dans un appareil complémentaire, jusqu'à donner des leçons isolées sans valeur critique. Ces traités assez secs sont patiemment traduits et annotés (en bas de page et fin de volume). Le zèle ininterrompu de l'A. force l'admiration et rend service à une rhétorique bien comprise, qui forme des citoyens et transmet les valeurs. – B. STENUIT.

Luca MARTORELLI (éd.), *Greco antico nell'Occidente carolingio: frammenti di testi attici nell'Ars di Prisciano* (Spudasmata, 159), Hildesheim - Zürich - New York, Georg Olms Verlag, 2014, 15 x 21, IX + 608 p., br. EUR 88, ISBN 978-3-487-15163-2.

Br. Rochette (p. 3-31) rappelle le but des *Institutiones grammaticae* de Priscien : au début du VI^e s. apr. J.-C., fournir aux jeunes hellénophones de Constantinople une *ars* d'apprentissage du latin. Priscien hérite d'une tradition lexicographique, qu'il actualise. Les quatorze contributions suivantes étudient le lexique gréco-latin, tourné vers la syntaxe, de la seconde partie du I. XVIII (*GL* III, 278-377) : ses sources atticistes, tout d'abord, communes avec les lexicographes byzantins (*Etymologicum magnum*, Photius, la *Souda* ...), selon G. Ucciardello (p. 33-60) ; des auteurs non canoniques et des scholies aujourd'hui perdues furent aussi utilisées (S. Valente, p. 61-81). Les commentaires scolaires des poètes latins sur les hellénismes de syntaxe, tels les *Idiomata Parisina*, étaient sous les yeux de Priscien, selon R. Ferri (p. 85-113). E. Spangenberg Yanes (p. 115-143) dresse la typologie des tournures syntaxiques grecques et latines, relevant les problèmes du mot à mot et des expressions équivalentes. Suivent quatre études sur les auteurs grecs cités par Priscien : les poètes comiques, dont la sélection doit être inspirée par Harpocrate (M. Sonnino, p. 163-204) ; Platon, qui apporte des leçons meilleures que le texte reçu (M. Menchelli, p. 205-247, et particulièrement, p. 222 et s., les affinités entre Priscien et *Vindob. Suppl. gr.* 39) ; Isocrate (par M. Fassino, p. 249-284) et les historiens classiques (A. Visconti, p. 285-316) : là encore, d'intéressantes considérations sur la valeur des variantes. Les quatre études suivantes concernent la transmission de Priscien. D. Bianconi (p. 319-339) parle d'écriture fossilisée pour les passages en grec de nos mss : les scribes carolingiens ignoraient cette langue (à l'inverse de leurs homologues byzantins, connaissant le latin) ; la situation est comparable à celle d'autres ouvrages de grammaire et des textes juridiques (*Pandectes florentines, Digesta Iustiniani*). M. Rosellini (p. 341-365) évoque la multitude des mss carolingiens de l'*Ars*, leurs erreurs dans la transcription du grec, parfois omis, avant de relever des exceptions, comme les corrections de W (*Paris. lat.* 7501, 3^e quart du VIII^e siècle) sous l'impulsion de Corbie (p. 356 et n. 52 et 56) : le grec n'était donc pas ignoré partout en Occident, contrairement à une opinion islamophile répandue, mais réfutée par S. Gouguenheim (*Aristote au Mont Saint-Michel*, 2008). Cinquante-deux mss des XI^e et XII^e siècles sont examinés par L. Martorelli (p. 367-391) : la plupart des citations grecques sont omises. D. Baldi (p. 393-419) montre l'évolution remarquable des éditions imprimées, depuis la princeps (Venise, 1470), peu différente des mss, jusqu'à la Juntine (Florence, 1525) et l'Aldine (Venise, 1527), ces deux dernières dans la foulée de la philologie rigoureuse de Politien. M. Rosellini (p. 517-595), à l'intention de l'établissement des textes, édite les citations d'auteurs grecs du I. XVIII de l'*Ars*. Une